

Nous avons aussi les avis de mariages, dont la lecture peut causer parfois des accès de fou-rire vraiment dangereux. Le plus ordinairement l'avis est rédigé comme suit :

**POUPALARD-NYMPHILETTE.**—A Ste-Eulalie, le 7 courant, Jean-Louis Poupalard, Ecr., marchand du lieu, conduisait à l'autel Demoiselle Jacqueline Amanda Véronique Nymphilette, fille de feu Télesphore Nymphilette, ancien régistrateur du comté.

Les journaux les plus sérieux, ceux même dont la rédaction est bien soignée laissent passer ces atrocités-là dans leurs colonnes. À la rigueur, j'admettrais encore l'insertion du premier.

Monsieur épouse mademoiselle et tient à ce que le public le sache ; tant pis pour monsieur ! qu'il paie son écu et le public le saura. Mais qu'il ajoute, pour le même prix : les heureux époux sont partis pour voyage, c'est un droit que je lui conteste. Pourquoi lui serait-il permis—par le seul fait qu'il est heureux et époux—d'écorcher notre langue moyennant finance ? Ce partir pour voyage m'a toujours laissé rêveur. Où peut être ce pays : voyage ? En Europe, en Asie ou au septième ciel tout près de la lune... de miel ? Heureux monsieur, qui va si loin !

Quant à la phrase traditionnelle : nos meilleurs souhaits les accompagnent, j'avoue que je ne la comprends guère. Les souhaits de qui, de la rédaction du journal, du public ou des amis ? Les nouveaux mariés aiment pourtant être seuls : présentons-leur nos meilleurs compliments, mais ne lançons pas nos souhaits à leurs trousses, ça pourrait, des fois, gêner un charmant tête-à-tête... en Pullman car.

Les annonces lugubres.

M. un tel est décédé à tel endroit, puis suit une tartine dans ce genre : bon époux, bon père, bon beau-père ; il ne lui restait plus qu'à faire une bonne mort ; c'est ce qu'il a fait entouré des membres de sa famille et de l'estime de ses concitoyens. (*Communiqué.*)

Remarquez bien ce mot imprimé en italique : il veut dire que l'administration du journal dégage sa responsabilité : on nous a fourni la chose, nous l'imprimons, mais n'allez pas croire que ces lignes sortent de notre fabrique !

Je n'insiste pas sur les avis de cette nature. L'intention est bonne et louable mais la forme laisse terriblement à désirer.

Passons aux annonces exaspérantes.

**MADAME.**—Dis donc, cher, fais-moi le plaisir de me lire les nouvelles du jour ?

**MONSIEUR.**—Mais certainement, petite femme... Je commence... OUVERTURE DU PARLEMENT. Nos lecteurs seront heureux de pouvoir avoir un compte-rendu parlementaire dans notre journal, mais en même temps ils pourront voir que la maison Trompelamort vend les meilleures parapluies de toute la Puissance...

**MADAME.**—Qu'est-ce que tu me lis, tu me parlais de l'ouverture du Parlement ?

**MONSIEUR.**—Je le croyais aussi, mais j'ai été attrapé. (*Il jette le journal loin de lui.*) Passons à un autre... voici quelque chose d'intéressant... HORRIBLE BRUTALITÉ ! Un veuf nommé Roque, ayant été obligé de s'absenter, avait confié la garde de son enfant âgé de deux ans à une femme du nom de Françoise Desmichels ; quelle ne fut pas la surprise du pauvre père de voir, en rentrant, que la mégère avait tué la petite créature et avait enveloppé le cadavre dans un morceau de coton de neuf cents la verge, qualité vendue partout quinze cents, et provenant de chez Commerçant et Compagnie, là où la grosse boule multicolore est au-dessus de la porte...

**MADAME.**—Mais, cher ami, cela n'est encore

qu'une annonce... lis-moi quelque chose d'intéressant.

**MONSIEUR.**—Que veux-tu ! je me laisse prendre à ces flicelles et j'enrage ! mais voici une pensée profonde... (*lisant*) chaque barbe a son peigne. Si vos enfants souffrent des vers. Bon ! c'est encore une réclame. Excuse-moi, chérie je vais chercher autre chose... Voici une seconde pensée... Pour le feu chaque jour est fête. Avez-vous un vieux chapeau ou un chiffon de *pull over*. Décidément je n'ai pas de chance, ne te fâche pas, mignonne, je ne lirai plus les journaux !

Au fond, ce monsieur a raison, vous le savez comme moi. Que de fois ne vous est-il pas arrivé de commencer la lecture d'un article qui vous semblait devoir être intéressant mais qui, hélas ! se finissait par l'annonce d'une huile quelconque ou d'un bitter stomachique ? à force de se laisser prendre ainsi on finit par avoir une telle désiance de ces morceaux à début alléchant que bien souvent on passe des articles de fond dans la crainte d'y rencontrer une annonce à la trentième ligne. Il y a là un abus et je crois qu'il suffit de l'indiquer pour le faire disparaître.

Comme modèles d'annonces, je puis citer les journaux de France ; chez eux, à part quelques feuilles demi-mondaines, pas de détours, pas de subterfuges. L'annonce s'étale toute nue aux yeux du lecteur. Les Anglais n'ont pas le même système. Les colonnes serrées de leurs journaux sont de vrais labyrinthes d'annonces ; le regard plonge dans cette immensité et s'y noie ! Cependant, dans un journal de Londres, j'ai vu le contraire de cet abus. Un individu avait loué une page entière du *Times*, et au lieu de la couvrir d'encre s'était réservé un tout petit carré au centre. L'annonce disait : "j'aurais pu remplir cette page de mensonges pour essayer de tromper les lecteurs de ce journal, mais il me suffit de deux lignes pour leur dire que mes thés sont supérieurs et qu'en allant chez moi ils auront qualité et bon marché." L'idée était originale, je ne sais pas si elle a rapporté une fortune à son auteur.

Pour vous prouver la puissance de l'annonce dans les journaux, laissez-moi vous raconter une histoire :

Il y a huit ans, le chef des détectives de Londres, un nommé Druscowitz, las d'être honnête homme, s'avisa de devenir coquin. La chose lui était facile : il connaissait toutes les finesse des fripons. Pour réussir dans son nouveau métier, il choisit l'annonce ! Il fit imprimer cent mille exemplaires du *Figaro*, de Paris, d'une certaine date, mais eut le soin de changer une colonne entière qu'il remplaça par une réclame bien tournée. Il faisait savoir dans cette annonce que toute personne qui lui enverrait une somme d'argent pour être employée en Paris sur un cheval de course qu'il désignait, recevrait par retour du courrier dix fois la somme envoyée. Les journaux partirent de Londres et furent distribués dans toute la France. Une vieille comtesse des environs de Rouen se laissa prendre à l'hameçon. Elle envoya dix mille francs. Huit jours après, jugez de sa joie, elle en recevait cent mille ! Si la vieille dame s'en était tenu là, notre détective était pris à son propre piège, mais l'appât du gain tenta la comtesse et la malheureuse eut l'imprudence d'envoyer à Druscowitz une somme de cinq cent mille francs, toute sa fortune ! Cette fois, le voleur fut satisfait, la pauvre femme n'entendit plus parler de son argent. Les plaintes de la volée furent tellement bruyantes que le gouvernement français se mêla de l'affaire ; on fit une enquête et après bien des recherches on

découvrit que le voleur n'était autre que le chef de la police secrète de Londres !

Niez donc après cela la puissance de l'annonce.... et de la police !

TOUCHATOUT.

## DEUX BEAUX YEUX.

Quelle chose charmante qu'une jolie tête de femme éclairée par deux beaux yeux vifs, purs, francs ! Quelles pensées agréables un tel spectacle ne fait-il pas naître et quels souvenirs adorables ne laisse-t-il pas dans l'esprit ! Né probablement sous une mauvaise étoile, j'ai rencontré un jour sur ma route, dans ma jeunesse, deux yeux éblouissants de beauté, et qui pourtant n'ont laissé dans mon cœur qu'un souvenir de tristesse et de pitié.

Je venais de finir mon droit ; me reposant quelque peu, avant de reprendre la vie de travail, j'allais souvent passer quelques heures de flânerie sur cette magnifique terrasse qui domine Québec et son port. Le point de vue, comme chacun le sait, est splendide, mais à vingt ans je trouvais le côté terre beaucoup plus intéressant. Chacun aime la nature selon ses goûts et selon son âge ; pour moi, tout en m'inclinant devant la majesté du fleuve et la magnificence du paysage, je trouvais plus de charmes à détailler les beautés qui se promenaient sur la terrasse, qu'à contempler celles qui se déroulaient au loin devant moi. Une d'elle surtout m'avait frappé et attiré mon attention par je ne sais quel sentiment dont je ne me sentais pas maître.

Malgré les lignes un peu enfantines de son profil, malgré ses blonds cheveux de *bébé*, j'avais vu au premier coup d'œil que ce n'était pas une jeune fille, mais une jeune femme.

Profondément pénétré de cet axiome de la Bruyère "un joli visage est le plus beau spectacle qu'il y ait au monde," je me dis que je pouvais en tout bien, tout honneur contempler pour le seul amour de l'art ces traits si fins, si charmants dont l'ensemble m'éblouissait. J'étais assuré d'y découvrir à l'examen mille beautés nouvelles, précieuses pour un artiste.

Je me disais d'ailleurs que si cette dame, au lieu de contempler la vue du port et de la basse-ville se tournait ainsi du côté des promeneurs, c'est qu'il ne lui était nullement pénible d'être dévisagée : un siège était là, je m'assis juste en face d'elle.

J'avais beau avoir pour moi l'excuse de l'art, je n'osai pas, tout d'abord et dès que j'eus pris place, la regarder trop fixement ; mais, ayant fait décrire à mes regards un cercle savant autour de moi, je les amenai sur la jolie blonde, et alors j'eus un moment de surprise, je sentis que mes scrupules manquaient un peu de raison.

En effet, la figure souriante, le teint animé d'une douce rougeur, elle tenait fixés sur moi les deux plus beaux yeux noirs que j'aie vus.

Ces yeux que j'admirais en ce moment étaient bien naturels, plus profonds que brillants, chose rare pour des prunelles noires, mais qui leur donnait cette douceur indicible.

O vous qui lisez ces lignes, lecteurs et lectrices, s'il en est pour moi, il est bon que vous sachiez que si je ne suis pas beau, au moins je ne suis pas fat. Pour ces deux raisons j'eus quelque peine à croire que j'eusse assez de bonheur pour être l'objet d'une si flatteuse attention. Je regardai à droite, puis à gauche, puis derrière, je calculai comme un problème d'optique ou une épure de descriptive le point exact où devait porter la lumière de ces deux beaux yeux.